

Fabienne Burtin

Entre ses lignes



Fabienne Burtin

Entre ses lignes

© Fabienne Burtin, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0901-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Vous êtes nos muses, nos influences, notre motivation et nos vices
Vous êtes Simone Veil, Marie Curie, Rosa Parks, Angela Davis
Vous êtes nos mères, vous êtes nos sœurs
Vous êtes caissières, vous êtes docteurs
Vous êtes nos filles et puis nos femmes
Nous, on vacille pour votre flamme*

Grand Corps Malade

26 décembre 1899

Maman m'a toujours dit : « Jeanne, il faut absolument que tu apprennes à lire, écrire et compter. » Pour elle, ces trois choses étaient les plus importantes pour une fille. Sans cela, on ne pouvait être que domestique ou journalière pour gagner sa vie. Et encore, seulement si on arrivait à se louer à l'année ! Domestique, pourtant, elle l'a été, dans une maison bourgeoise de la vallée où elle a grandi avec ma grand-mère qui était bonne à tout faire de la famille. Mais elle a eu de la chance, la petite Marie, parce que les maîtres l'aimaient bien. Ils ont proposé qu'elle suive les enseignements du précepteur avec leurs enfants contre quelques corvées. C'est grâce à cela qu'elle a pu tenir l'épicerie ensuite.

J'ai eu encore plus de chance qu'elle parce que, quand j'ai eu dix ans, Monsieur Jules Ferry a dit que toutes les filles devaient aller à l'école, que c'était même gratuit et obligatoire. Mon petit frère Gustave venait de naître mais maman a convaincu papa que je devais y aller. Pourtant, cela aurait été plus facile pour elle que je reste l'aider à l'épicerie. Les parents de Zélie, eux, n'ont pas voulu. Ils avaient trop besoin d'elle à la ferme.

J'ai adoré l'école ! Dans notre village, à Dampierre, c'est sœur Lucille, l'institutrice. Elle faisait déjà l'école privée, maintenant elle fait l'école publique aux filles. Ce sont le duc et la duchesse, les châtelains de Dampierre, qui ont fait venir des religieux et offert une maison il y a très longtemps pour créer l'école des filles et l'école des garçons. Mais avant, ce n'était pas obligatoire. Il fallait se tenir à carreaux avec sœur Lucille ! Elle était sévère mais nous étions au moins cinquante dans la classe, de tous les âges. Je savais déjà lire quand je suis entrée à l'école mais j'ai beaucoup appris en écriture, avec les pleins et les déliés, en orthographe, en calcul... J'ai aussi fait le Tour de France depuis mon pupitre d'écolière grâce au livre qui raconte le voyage de deux orphelins lorrains, André et Julien. Suite à l'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Prussiens et au décès de leur père, ils partent à travers les provinces françaises à la recherche d'un oncle jusqu'à Marseille. J'ai accumulé en même temps qu'eux une richesse de savoirs parce qu'ils s'initient à l'agriculture, à l'économie domestique, à l'hygiène... Et chaque partie commence par une maxime de morale. Je me souviens encore de la toute première que sœur Lucille nous a fait apprendre par cœur : « Rien ne soutient mieux notre courage que la pensée d'un devoir à remplir ».

L'année de mes treize ans, elle m'a présentée au certificat d'études avec trois autres élèves. Ce jour où nous sommes parties à Chevreuse pour passer les épreuves dans une voiture à cheval prêtée par le châtelain... quelle aventure ! J'ai été reçue première du canton. Et deux ans plus tard, j'ai eu mon brevet élémentaire. Ma mère était fière de moi. Elle disait à tous les clients de l'épicerie que je pourrais être institutrice.

Moi aussi, j'aurais bien voulu être institutrice, comme Sœur Lucille. Être là, sur mon estrade, captiver les enfants avec des leçons d'histoire, de géographie ou d'arithmétique, éveiller leurs esprits... cela m'aurait sans doute plu... mais il a fallu que je suive une autre voie.

À quinze ans, après mon brevet, j'ai arrêté l'école pour aider maman et m'occuper de Gustave. Le matin, c'est moi qui le préparais et l'emmenais à l'école. Ensuite, j'allais m'occuper des poules et des lapins, chercher l'eau au puits et le bois pour la cuisinière. Souvent je tenais seule l'épicerie l'après-midi, pendant que maman faisait les comptes, cousait ou reprisait nos vêtements.

Mon père, Albert, est devenu carrier. Mais avant, il était paysan à Maincourt, juste à côté de Dampierre. C'est là que je suis née, dans la ferme qu'il avait héritée de son père, où mes parents étaient maraîchers. Je m'en rappelle un peu. Je trouvais magique de voir les légumes sortir de terre. Et je les aidais aussi quand il y avait beaucoup de travail. J'ai le souvenir de mon père s'épuisant à la tâche, du lever au coucher du soleil, par tous les temps. J'avais sept ans quand il s'est proposé à la carrière des Maréchaux. La ville de Paris venait de la louer pour l'exploiter et y fabriquer des pavés de grès pour les rues de la capitale. On avait plus de chance d'y gagner de l'argent qu'en travaillant la terre. C'est à ce moment-là qu'on a déménagé à Dampierre et que maman a repris une ancienne épicerie à l'abandon depuis le décès de sa propriétaire, dans la grande rue, tout près de l'église. Elle en a fait un café-épicerie. Il faut dire que Dampierre, c'est beaucoup plus grand que Maincourt. Il y a un grand château et 600 habitants !

Sœur Lucille a bien vieilli mais elle est passée hier avec un beau cadeau de Noël pour moi : des cahiers, de l'encre, des plumes... pour que je continue à écrire. Quelle jolie surprise ! J'ai donc décidé de me lancer et d'écrire mon journal. J'écris ce soir ces premières pages à la lumière de ma lampe à pétrole sur la table du souper débarrassée, au-dessus de l'épicerie. J'ai vingt-sept ans et l'école n'est plus qu'un lointain souvenir.

Le travail à l'épicerie commence tôt le matin avec le passage du maraîcher et du laitier. Il faut transvaser le lait dans des pots en grès pour pouvoir ensuite le verser dans les récipients des clientes. Mais comme on ne peut pas le conserver jusqu'au lendemain, parce que la cave n'est pas assez fraîche, on met un petit

panneau sur la porte de l'épicerie pour signaler qu'on en a encore à vendre. C'est le vin qui est à la cave, dans un grand tonneau. Il faut lever la trappe derrière le comptoir et descendre par l'échelle chaque fois qu'une cliente demande à remplir sa bouteille. Quand les pommes de terre sont livrées par le paysan de Senlisse, c'est toute une histoire pour manier les sacs de cinquante kilos ! Chaque dimanche après-midi, dans la cour à l'arrière de la maison, je fais griller les grains de café. L'odeur qui s'en dégage me rappelle encore aujourd'hui tant de souvenirs... Mais le dimanche, il y a d'abord la messe, c'est incontournable. Puisque les clients y vont, il faut y aller et on rentre en courant rouvrir le café à la sortie.

Même quand j'étais petite, j'aimais déjà passer du temps à l'épicerie. Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour qu'elle devienne le rendez-vous incontournable des carriers. Ils y viennent tôt le matin pour prendre leur » jus » avant de partir au travail, parfois avec un verre de gnôle pour se donner du courage quand il fait froid. Ils y passent aussi le soir pour boire un dernier verre ensemble ou jouer aux cartes avant de rentrer chez eux. Beaucoup sont venus de Bretagne, d'Italie et même de Pologne pour travailler ici. Avec leurs accents, on ne comprend pas toujours tout mais ils racontent leur journée, l'arrivée d'un nouveau conducteur, et aussi, malheureusement les accidents. La semaine dernière, un ouvrier de la carrière l'a échappé belle. Il était occupé à enlever du sable quand un bloc de pierre d'au moins dix tonnes s'est détaché d'un étage supérieur. Il s'est réfugié dans une cavité. Sur un sol plat, il aurait tout simplement été écrasé. Heureusement, leurs histoires ne sont pas toujours aussi effrayantes. L'autre jour, un Italien m'a bien fait rire en racontant la visite de la carrière par des Parisiens endimanchés fort contrariés par la poussière sur leurs beaux costumes ! Mon père, lui, n'a jamais parlé autant, même chez nous, à l'étage du dessus. Mais, au fond, je suis sûre qu'il a quand même été fier que tout cela se passe chez lui.

Mon jour préféré, c'est le samedi, quand paraît le Progrès de Rambouillet que les clients viennent acheter ici. Je lis le journal derrière le comptoir, entre deux clients, et encore le soir jusque dans mon lit, à la lueur de ma lampe à pétrole, même si ça dérange parfois. Je lis tout : le résumé de la semaine politique, les nouvelles des villages, le cours des prix des céréales, du bétail et des denrées de base, les petites annonces, les comptes-rendus d'audience de la police correctionnelle... malheureusement, la pauvreté dans nos campagnes entraîne de nombreux vols. On vole de tout : du bois, des lapins, des fruits dans les vergers, de l'argent dans le tiroir-caisse des commerces... Et le journal rapporte aussi de nombreuses bagarres sous le coup de l'alcool. Le vin fait des ravages partout, dans toutes les maisons. Il fait dire aux hommes des mots blessants,

quand il ne les fait pas lever les poings. Il fait pleurer les femmes de honte et de douleur. Je le sais trop.

Heureusement qu'il y a les jours de lessive, quand on va rincer le linge au lavoir. Le lavoir, c'est le royaume des femmes ! Faire la lessive, c'est difficile, la faire à plusieurs, c'est beaucoup plus supportable, surtout quand il faut tordre les draps à deux ou casser la glace pour tremper le linge. On discute, on plaisante, on chante, on danse... l'hiver, on boit même le vin chaud à la pause. Et surtout, c'est là qu'on apprend tout ! Les Italiennes, on dirait même qu'elles chantent quand elles jacassent. Mais ce qu'elles préfèrent par-dessus tout, c'est raconter la vie de leurs voisines, parfois même devant elles. Alors, le ton monte parfois et le battoir avec ! Il faut dire que certaines prennent un malin plaisir à faire remarquer les tâches ou les tissus élimés et rapiécés. D'autres empiètent sur la place de leur voisine. Pour être sûre d'être bien placée et d'avoir une eau claire et saine, il faut arriver de bonne heure. Mais de toute façon, c'est la plus âgée qui a la meilleure place, c'est la règle. La vie a ses lois, ses obstacles, ses tourments, et ils font mauvais ménage avec les rêves de jeunesse.

Il est tard maintenant et le poêle s'est bien refroidi, je reprendrai l'écriture demain.

2

« Tu es sûre que tu n'as rien oublié, Mélie ? ». C'est la troisième fois que Christine se retourne vers la banquette arrière. Ils sont partis tôt. Bernard a fait le calcul hier : « si on veut être à midi là-bas, en comptant une pause, il faut partir à 8 h ». Christine a renchéri : « oui, en plus, un samedi 28 août, avec tous les Parisiens qui vont rentrer de Bretagne, nous ne serons pas seuls sur la route ». Alors, à 8 h pétantes, Bernard a démarré le Scénic pour rejoindre la N12.

Mélanie est calée derrière le conducteur, les yeux déjà rivés sur l'horizon derrière la vitre. Elle semble encore endormie, ses longs cheveux châtain emmêlés par une nuit agitée retombent en rideaux froissés de chaque côté de ses petites lunettes rondes en écaille. Elle avait imaginé un autre scénario pour son départ mais ses parents ont tenu à l'accompagner : « ce sera plus facile quand même avec le Scénic pour amener toutes tes affaires ». Elle a eu beau leur dire qu'elle ne pouvait pas amener grand-chose, que l'appartement n'est pas très grand, rien n'y a fait. D'ailleurs, ils ne semblent même pas vivre cela comme un vrai départ. Comme dit Bernard : « ça tombe bien, la banlieue ouest, c'est du bon côté pour nous, on pourra venir te voir facilement. Et Julien aussi, s'il a le temps avec sa boîte. » Julien est de trois ans l'aîné de Mélanie. Après ses études d'ingénieur, il a monté une start-up qui cultive les algues pour lutter contre le réchauffement climatique. Alors, bien entendu, il fait la fierté de ses parents, d'autant plus qu'il est marié à la non moins brillante Soizic et qu'ils leur ont donné deux petits-enfants adorables. C'est comme ça, Julien a toujours fait la course en tête. Et plus le temps avance, moins Mélanie s'imagine le rattraper un jour.

Elle aurait bien aimé que son père fasse un crochet par Plérin pour prendre la voie rapide un peu plus au nord et voir la mer une dernière fois en surplomb du port de plaisance, mais elle a renoncé. Si sa mère la sent mélancolique, elle va s'inquiéter davantage encore. Pour ne pas avoir à affronter un énième regard de sa part, elle ferme les yeux et cale sa tête contre l'appui-tête.

*

Tout a commencé début juin l'année dernière. On venait de sortir du premier confinement avec l'envie furieuse que la vie reprenne enfin son cours normal. Mélanie était épuisée par ces longues semaines sans liberté. Le suivi des élèves à distance n'avait pas été facile, surtout pour ceux, comme les siens, qui étaient

déjà en difficulté et qui devaient partager l'unique ordinateur de la famille, quand il y en avait un, avec leurs frères et sœurs. Et pour ce qui était du fameux périmètre d'un kilomètre pour prendre l'air, le bord de mer n'en faisait pas partie dans son cas. Elle avait dû se contenter des chemins le long du Gouët et du Gouedic. Alors, le mariage de son amie d'enfance, Anna, avec Paul, même en petit comité, avait des airs de libération par l'armée américaine sur un grand boulevard ensoleillé. Surtout qu'Anna et Paul se mariaient à Rambouillet, à une heure de Paris et que c'était l'occasion de s'aérer un peu... et de voir des gens en vrai !

Arrivée en TGV à Montparnasse, elle avait repris le TER jusqu'à Rambouillet où Anna, qui lui avait fait l'honneur de la choisir comme témoin, l'avait récupérée. Mélanie avait juste eu le temps de se changer à l'hôtel avant de rejoindre le petit groupe d'une vingtaine d'invités sur le parvis de la mairie. Pour l'occasion, elle avait investi dans une robe patineuse en mousseline rose poudré qu'elle avait assortie à d'élégantes sandales à talons. Elle avait relevé ses cheveux dans un chignon flou et s'était essayée à un maquillage léger. Une tenue pour le moins inhabituelle pour elle, plutôt adepte des looks décontractés. Mais elle avait vu dans les yeux d'Anna qu'elle était bluffée. Son amie d'enfance l'avait présentée à la famille de Paul. Beau-papa, belle-maman et... Baptiste. Le cousin de Paul était aussi son témoin : « Enchanté Mélanie ! Je crois bien que ces deux cinglés nous ont embarqués dans la même galère ! » Elle lui avait souri en retour, mais avait aussi pris le temps de le jauger. Son physique ne l'avait pas laissée indifférente. Grand, discrètement musclé, le teint hâlé, il portait la barbe et la moustache de trois jours, ainsi que quelques éclats de soleil dans des cheveux mi-longs désordonnés. Elle avait aussi remarqué ses yeux bleu gris et son sourire facile. Au moment d'entrer à la mairie, il lui avait glissé à l'oreille : « ce mariage est foutu... le mauvais œil... l'adjoint au maire a mis sa moumoute à l'envers ». Et effectivement, elle avait constaté que c'était la pointe de la nuque de la perruque qui retombait sur le front de l'élu. Elle n'avait quasiment rien entendu de la cérémonie, trop occupée à lutter contre le fou rire. En y repensant plus tard, elle avait essayé de démêler ce qui l'avait le plus charmée chez Baptiste, de son humour, de ses yeux rieurs ou de ses improbables mocassins à glands des années quatre-vingt. Sans doute les trois.

Cette journée merveilleuse lui revient souvent en mémoire. D'abord les quelques mots timides échangés dans la voiture de Baptiste, sur le trajet de la fête. Le regard qu'on n'ose pas encore poser trop longtemps sur l'autre, l'envie de montrer le meilleur de soi-même, le cœur qui s'affole d'un rien... Rire à nouveau ensemble de l'épisode du postiche les avait détendus. Alors, ils avaient partagé l'attachement qui les liait chacun depuis longtemps à Paul et Anna. Pour